

## XIV. *Marcher jusqu'au soir...* Lydie Salvayre

*Le projet de passer une nuit entière, seule, au musée Picasso où se tenait l'exposition Picasso-Giacometti fut proposée à Lydie Salvayre avec le souhait de la voir écrire cette expérience d'enfermement dans un lieu où les œuvres étaient conservées. Les 13 pages du premier chapitre de ce livre sont consacrées aux atermoiements de Sylvie Salvayre !*

« *L'Homme qui marche* de Giacometti reprit sa marche, son chant maigrelet et ses conversations avec les autres occupants de ma maison intérieure. Et j'eus le sentiment que rien ne pourrait l'en chasser. Parmi les débats qui se tenaient dans ma maison intérieure, l'un revenait souvent qui me plongeait chaque fois dans l'angoisse car il avait la couleur sombre et triste d'une prophétie de malheur. »<sup>(1)</sup>

« Si Baudelaire avait pu écrire que l'ivresse de l'art était plus apte que toute autre à voiler les terreurs du gouffre, la sculpture de Giacometti, cette figure éprouvée, abîmée, tragique, cette figure légèrement ployée vers le sol comme s'il allait l'aspirer, m'avait amenée tout au contraire à me pencher contre mon gré sur ces terreurs du gouffre... et si *L'Homme qui marche* venait non seulement nous dire la fragilité des hommes, mais aussi la fragilité de la terre sur laquelle il marchait ?

Et si Gunther Anders avait dit vrai, qui l'avait pressenti il y a plus d'un demi-siècle, à l'instar de ces paysans avertis qui voient venir l'orage alors que le ciel demeure encore clair ?

Et si notre monde était si abîmé qu'il risquait d'en crever ?

Et si la fête était finie ?

Et si tout ce que nous aimions nous était à jamais enlevé ?

Et si le temps était d'envisager, l'apocalypse, une apocalypse dépourvue de sens et qui ne révélerait rien, une apocalypse sans dieu et sans royaume, une apocalypse matérielle et rien que matérielle à l'image de celle annoncée par le même Sanders, une apocalypse dont personne ne pourrait jamais plus raconter la suite ?

Et si le terrorisme, la montée des nationalismes, le regain des partis extrêmes, la violence partout, le discrédit du politique, les bouleversements numériques proposant une vie virtuelle qui prenait peu à peu place de la vraie, l'irresponsabilité ravageuse du capitalisme, ses extorsions et ses déprédations ajoutées aux exodes, aux famines, à la pollution, à l'épuisement des ressources, aux changements climatiques, à la désertification, au manque d'eau, à la disparition des coraux, des oiseaux, des abeilles, des léopards, des éléphants...et à la folie des hommes, parvenaient ensemble à radier toute vie ? pas demain, pas après demain, ni dans un siècle ni dans deux, mais dans un avenir pensable ? »

Et si les anges s'avisait de manifester leur colère devant la planète dévastée ? Et s'ils se mettaient à crier *Ne faites plus de mal à la terre, à la mer et aux arbres* ? Serait-il trop tard ? Le mal était-il devenu irrémédiable ? Verraient-ils les cris de *l'Apocalypse selon Saint Jean* :

Nos descendants verraient-ils un jour Le soleil devenir *noir comme un sac de crin* et la lune *entière devenir comme du sang* ? Verraient-ils tomber les étoiles du ciel *comme lorsqu'un figuier secoué par le vent jette ses figues vertes* ? Verraient-ils le ciel se retirer *comme un livre qu'on roule, et toutes les montagnes et les îles remuer de leur place* ? Devraient-ils se *cacher dans les cavernes et dans les rochers des montagnes* ? »

« Tout aurait dû nous porter à penser lucidement, courageusement que oui. Mais cette certitude d'une destruction inévitable de la planète nous amènerait-elle à nous mobiliser pour autant ? »

« *L'Homme qui marche* marchait vers la mort, comme moi, comme nous, mais lui le savait, et ce savoir lui courbait l'échine et le faisait infiniment modeste. Il savait que sa vie le menait au néant, et que toute la poésie du monde, tout l'art du monde, tout l'or du monde et toute la philosophie du monde n'y changeraient strictement rien. »

« L'art ne valait rien sans doute. L'art était infoutu de changer le monde et le monde en nous. L'art était infoutu de stopper sa course vers un désastre que nous refusions de voir. L'art était infoutu de rendre bons les méchants. L'art était infoutu de contrer les puissances meurtrières, de renverser un ordre où la finance décidait féroce de la valeur de tout, et de lever le peuple qui subissaient les tyrannies le plus infâmes. L'art s'avérait impuissant à conjurer la haine, la vengeance, le ressentiment et toutes les passions tristes qui prospéraient à notre époque et qui lentement déparaient nos esprits. L'art ne parvenait en rien à nous défendre de cette laideur qui nous cernait et qui nous pénétrait, ni à nous détourner des divertissements médiocres qui avilissaient nos cœurs. L'art ne pouvait rien, en somme, contre le fait que vivre faisait mal.

Néanmoins une chose était sûre : il arrivait que l'art ajoutât à nos joies et notre faim de vivre ; il arrivait qu'il défiât souverainement la mort ou qu'implacablement il nous le rappelât, il arrivait qu'il aiguisât notre refus d'un monde où nos corps étaient formatés tout autant que nos âmes, il arrivait qu'il exaltât notre goût de l'impossible lorsqu'on nous intimait de ne plus l'espérer et qu'il réanimât notre goût de l'inutile quand partout prévalait l'esprit de fins utiles, il arrivait qu'il fit rejaillir notre désir increvable de rêver et d'être libres sans lequel nous ne pouvions vivre, et qu'il nous redonnât le goût oublié des couleurs tant aimées dans l'enfance, surtout le rouge, le goût pour les figures et les objets , pour leur matière et leur lumière, pour la beauté des choses offertes et simples qui étaient en ce monde et que nous ne savions voir. »

« L'art ne valait rien sans doute mais rien ne valait l'art »

**La suite...vous la trouverez chez votre libraire.**